

Myriam KISSEL

La vallée de la vie

Roman

Rue des Écoles / Littérature

L'Harmattan

Rue des Écoles

La collection « Rue des Écoles » est dédiée à l'édition de travaux personnels, venus de tous horizons : historique, philosophique, politique, etc. Elle accueille également des œuvres de fiction (romans) et des textes autobiographiques.

Déjà parus

- Haesevoets (Sylviane), *Après la nuit...*, récit, 2019.
- De Beaucoudrey (Olivier), *Le préfet est mort*, roman, 2019.
- Wiame (Benjamin), *Le barricadeur de mots*, roman, 2019.
- Jeanningros (Maxime), *Les miraculés magnifiques*, roman, 2019.
- Pilloy (Richard), « *Excusez-moi Mesdames* », roman, 2019.
- Boutrin (Théodore Harry), *Les saveurs d'un congé bonifié*, récit, 2019.
- Dieudonné, *La chute, cette belle envolée*, roman, 2019
- Wallet (Jean-Marie), *Bois flottés*, roman, 2019.
- Locus (José), *Rumeurs de la Soufrière*, roman, 2019.
- Manuceau (Jean-Christophe), *La désirée*, roman, 2019.
- Seyler (Marie-Françoise), *Attale, la tante bouchère*, roman, 2019.
- Fainsilber (Liliane), *Trois boutures de jasmin*, roman, 2019.



Ces douze derniers titres de la collection sont classés par ordre chronologique en commençant par le plus récent.

La liste complète des parutions, avec une courte présentation du contenu des ouvrages, peut être consultée sur le site www.editions-harmattan.fr

LA VALLÉE DE LA VIE

© L'Harmattan, 2019

5-7, rue de l'École-Polytechnique, 75005 Paris

<http://www.editions-harmattan.fr>

ISBN : 978-2-343-17269-9

EAN : 9782343172699

Myriam Kissel

La vallée de la vie

Roman

L'Harmattan

Du même auteur

CRITIQUE LITTÉRAIRE

- *Eureka*, d'E.A. Poe, Le Castor astral, 1993
- *Le cheminement de l'écriture. L'espace dans l'œuvre romanesque de Julien Green*, Peter Lang, 2005
- *Écrits sur le cinéma* (avec D.R. Roche), Université de La Réunion, 2006
- *Une écriture mystique, Julien Green lecteur de F. Dostoïevski*, L'Harmattan, 2013

FICTION

- *Un été en Sibérie*, Société des écrivains, 2000
- *La révolte des chiens*, Société des écrivains, 2003
- *Les Adieux*, Thélès, 2007
- *L'Aliénée*, L'Harmattan, 2010
- *Refuges lointains*, L'Harmattan, 2015

Aux amis népalais Ashok, Jyoti, Suraj

PRÉAMBULE

Le cliché, en noir et blanc, était le portrait d'un homme. Dans le visage sillonné de rides profondes le nez droit semblait viser l'objectif. La bouche aux lèvres serrées était encadrée d'une ombre de barbe. Les cheveux en désordre étaient surmontés d'une casquette de guingois tandis que le cou était dissimulé par un foulard à carreaux. Sur cette face, qui pouvait avoir quarante ou cinquante ans, les sourcils froncés renforçaient l'élément le plus marquant : les yeux clairs au regard intense, dur, dirigé au-delà du cadre vers un ailleurs qu'on devinait lointain, aventureux, dangereux, un regard sans douceur, sans sourire.

C'était un livre de poche de la collection *Terre Humaine*. Le titre et le nom de l'auteur étaient imprimés sur un bandeau bleu : *Anta. Mémoires d'un Lapon* d'Andreas Labba. Au bas de la couverture, une citation : « Nous partons vers l'est avec le gros du troupeau. C'est moi qui le guiderai, Jouran fermera la marche. Mère restera ici... ».

Comme tous les ans à la même période, la Bibliothèque Universitaire « désherbaît » – ce terme que Pauline haïssait – se débarrassait des ouvrages inutilisés ou obsolètes. Depuis qu'elle était étudiante Pauline ne manquait jamais cette vente. Elle avait du mal à limiter ses achats : tant de livres l'intéressaient ou l'attiraient, un titre, une couverture, un résumé. Les volumes ainsi promis au pilon, si personne n'en voulait, étaient alignés

sur des rayonnages par filières, lettres, langues anciennes et langues vivantes, sciences humaines. Qu'ils fussent destinés à la destruction lui donnait envie de les sauver tous par une sentimentalité dont ses condisciples se gaussaient : l'existence des tablettes ne rendait-elle pas le papier caduc... Mais Pauline y voyait le même geste qu'envoyer des animaux à l'euthanasie ou des livres à l'autodafé. Le rayon « Anthropologie » était réduit : quelques volumes sur une petite table, essentiellement des manuels de Première et Deuxième années dont les contenus étaient supposés dépassés. Détruire un ouvrage publié dans *Terre Humaine*, fût-il un format de poche et non l'édition princeps, la choquait. Elle s'empara d'*Anta* avec la certitude que ce livre, cet homme l'attendaient. Elle n'acheta que ce livre – un euro symbolique – et rentra chez elle en hâte.

Elle passa la soirée et la nuit à lire *Mémoires d'un Lapon*. Andreas Labba était né en 1907 dans le peuple sâme, au nord de la Suède. Elle lut le froid, la faim, le dénuement matériel extrême, la dureté de la survie, les longues transhumances des énormes et fragiles troupeaux de rennes. Elle lut la vie précaire et sans pitié sous la *kota*, la tente traditionnelle. Elle assista aux mariages, aux naissances, aux abandons, aux enterrements. Elle fut horrifiée par la violence des pièges à loup, des meurtres entre voisins jaloux, des punitions des voleurs. Elle éprouva les terreurs des croyances sâmes : sorciers, nains, fantômes errant dans les montagnes et les fjords à l'affût d'humains dont s'emparer.

La dernière partie de l'ouvrage, intitulée « Aidez-nous à sauver la vallée du Kaitum », composée d'articles parus de 1968 à 1970, année de la mort d'Andreas Labba, concernait les années 1950-1970. Urbanisation

et industrialisation pénétraient rapidement la région et détruisaient la culture des Sâmes. La lecture de ces ultimes pages fut pour Pauline, après la magie envoûtante de l'autobiographie, attristante et douloureuse.

Le livre la tourmenta durant plusieurs semaines. Elle en rêvait la nuit, comme si Anta eût été un esprit captif entre la vie et la mort qui l'eût suppliée de le délivrer. Elle chercha sur le web sans trouver rien sur cet ouvrage et son auteur, ni étude ni article. Elle patienta, sentant prendre vie en elle une interrogation inquiète qui donnerait naissance au sujet de mémoire qu'elle recherchait.

PREMIER CHAPITRE

Pauline craignait de ne pas être capable de faire comprendre son projet, si ténu encore, né de la lecture d'un livre dont l'époque et la culture lui étaient si lointaines, si étrangères.

L'enseignante la prit tout de suite au sérieux, lui proposant plusieurs méthodes d'investigation de terrain et une abondante bibliographie ; pour le rendez-vous suivant, quinze jours plus tard, Pauline devait lire *De l'angoisse à la méthode* de G. Devereux, rédiger l'intitulé précis de son sujet et, surtout, choisir le pays sur lequel elle travaillerait.

Un matin, Pauline s'éveilla avec le nom d'un pays surgi pendant la nuit : le Népal. À la fois exotique et populaire, de dimensions modestes mais riche en ethnies et cultures, anglophone. La jeune fille passa plusieurs jours à surfer sur le web, à la recherche de forums et de renseignements pratiques. Bien qu'elle trouvât surtout des discussions de trekkeurs, son intuition devint une certitude. Sa directrice de recherche approuva son sujet : Tropisme urbain des générations 15-30 ans des villageois népalais, et lui indiqua quelles démarches elle devait entreprendre : Bureau de la Recherche et des Publications pour enregistrer son sujet, Relations Internationales pour l'autorisation de séjour à l'étranger avec le statut d'étudiant, la Division des Affaires Scolaires pour le billet d'avion et le CROUS pour la bourse qui devrait payer tous ses frais dans le

pays, hébergement, nourriture, déplacements et, aussi, les services d'un interprète. Elle partirait pour une durée de dix mois.

Ce fut lorsqu'elle eut en main la totalité des documents qu'une pensée la frappa avec la force d'un oubli que l'inconscient eût occulté et qui eût surgi à travers l'évidence d'un rêve : annoncer son départ à l'homme qu'elle fréquentait depuis deux ans. Ils s'étaient rencontrés lors d'une animation sur la botanique, un dimanche dans un parc. Fabien, de cinq ans plus âgé qu'elle, l'avait attirée par son caractère calme et pragmatique qui correspondait à son métier d'ingénieur en ressources hydriques, à l'opposé du milieu intellectuel dans lequel elle poursuivait ses études d'anthropologie. Malgré ses demandes récurrentes, Pauline refusait qu'ils vécussent ensemble avant qu'elle eût achevé son Master. Fabien habitait un deux-pièces du centre-ville, elle occupait une chambre sur le campus. Ils partageaient les week-ends, les jours fériés et les rares vacances que Fabien s'accordait.

Ils se retrouvèrent comme chaque vendredi soir dans leur café favori Place d'Armes.

- Alors, chérie, que fait-on ce week-end ?
- Écoute, j'ai une nouvelle à t'annoncer... Ça y est, je pars à l'étranger pour mon mémoire.
- Tu pars vraiment ?
- Quoi, tu n'y croyais pas ?
- Tu en parlais si peu... Et où ? Dans quel pays ?
- Au Népal.

Fabien eut un haut-le-corps, ses yeux parcoururent la salle comme pour gagner du temps.

— Le Népal ? Sacrement loin.

— Tu sais bien que je fais de l'ethnologie, tu connais ma passion.

— Tu vis dans le passé. Les peuples sauvages, isolés de la modernité n'existent plus depuis longtemps.

La cruauté de l'argument la fit frissonner. Percevant sa déstabilisation, Fabien poursuivit :

— Ton coup de foudre pour ce vieux bouquin à la brocante, c'est dépassé.

— *Anta*, à la BU. Tu ne t'es même pas donné la peine de le feuilleter.

— Non, je vis dans le vrai monde, c'est ce que tu apprécies en moi, tu te rappelles ?

Jalousie, humiliation, amertume, Pauline percevait tous ces sentiments dans les paroles de son ami. Feignant de ne pas en avoir conscience, elle reparti sur un ton léger :

— Tu sais, le Népal est un pays facile d'accès. Ce sera une excellente destination pour tes prochains congés.

— Sais-tu même où tu seras ? À Katmandou, ou dans des régions reculées, ou dans des montagnes perdues ?

— Arrête, tu me suivras au jour le jour jusqu'au sommet de l'Everest.

Il ne répondit pas, le visage figé. Pauline se pencha par-dessus la table pour l'embrasser en dépit de la rancune qu'elle éprouvait, à cet instant, à son rencontre pour se montrer si conventionnel.

Les derniers jours qui la séparaient du départ furent occupés à la préparation de ses bagages : un grand sac à dos de 60 litres avec le minimum de vêtements – elle avait vu sur les forums que Katmandou regorgeait de boutiques d’occasions en tout genre, ses livres, un dictaphone, une pharmacie. Dans le sac à dos de 30 litres en cabine, sa tablette, les documents universitaires et *Tristes Tropiques* en édition de poche. Comme elle devait laisser sa chambre du CROUS, elle transporta tout le reste de ses affaires dans la cave de Fabien ; cela lui serait un gage, lui affirma-t-elle, de son retour auprès de lui.

De jour en jour leurs relations devenaient plus tendues. Pauline n’avait pas supposé que Fabien réagirait ainsi : il l’accusait d’égoïsme. Un soir elle lui rétorqua qu’il était trop vieux pour la comprendre ; sitôt prononcées elle eut honte de ces paroles. « Trop vieux ? Oui, moi je travaille depuis dix ans, et depuis qu’on se fréquente tu en as bien profité, n’est-ce pas ? Toi la petite étudiante... ». Il avait les larmes aux yeux. Pauline lui saisit les mains :

— Tu as raison, je n’ai pensé qu’à moi en prenant cette décision. Mais je ne changerai pas d’avis. Dix mois, à peine une année universitaire.

— Alors promets-moi qu’on passera les fêtes ensemble... Je te rejoindrai à Katmandou.

Pauline hocha la tête ; elle espérait oublier leur mutuelle cruauté.

Elle prenait l’avion le samedi suivant. Fabien attendit le vendredi pour poser la question qu’elle appréhendait :

— Je t’accompagne à l’aéroport ?

— Non, je ne préfère pas.

— Pourquoi ?